

LA VOIX D'UN TEXTE : ROBERT DESNOS

Textes choisis et présentés par Michel Murat
lus par Laurent Soffiati

Ecole normale supérieure, 3 avril 2024

CONFESSION D'UN ENFANT DU SIÈCLE

Je jouais seul. Mes six ans vivaient en rêve. L'imagination nourrie de catastrophes maritimes, je naviguais sur de beaux navires vers des pays ravissants. Les lames du parquet imitaient à s'y méprendre les vagues tumultueuses et je transformais à mon gré la commode en continent et les chaises en îles désertes. Traversées hasardeuses! Tantôt le *Vengeur* s'enfonçait sous mes pieds, tantôt la *Méduse* coulait à fond dans une mer de chêne encaustiqué. Je nageais alors à force de bras vers la plage du tapis. C'est ainsi que j'éprouvai un jour la première émotion sensuelle. Je l'identifiai instinctivement aux affres de la mort et dès lors, à chaque voyage, je convins de mourir noyé dans un océan vague où le souvenir des vers d'*Oceano nox*:

Ô combien de marins ! combien de capitaines !

Qui sont partis joyeux vers des rives lointaines,

lus par hasard dans un livre dérobé, se mêlait à l'épuisante volupté. Hugo domina mon enfance. De même que je n'ai jamais pu faire l'amour sans reconstituer les drames innocents de ma jeunesse, je n'ai pu éprouver d'émotion poétique d'une autre qualité que celle que j'éprouvai à la lecture de *La Légende des Siècles* et des *Misérables*.

Je vécus ainsi de six à neuf ans. Les derniers échos de l'affaire Dreyfus, des bribes de conversations entendues, le chiffre quatre-vingt-treize, le nom de Robespierre qui réunit mes deux prénoms Robert et Pierre, me permettaient d'imaginer une République révolutionnaire pour laquelle je me battais sur des barricades de fauteuils et de tabourets. Nous habitons en face de Saint-Merry. Le souvenir de l'insurrection du cloître se confondait avec les cloches du Nord, dans l'admirable chanson du *Pont du Nord* et, de mon lit, quand je m'éveillais la nuit, je pouvais apercevoir un bout de trottoir éclairé sinistrement par un réverbère évocateur d'attaques nocturnes. J'ai d'ailleurs la bonté de prévenir le lecteur que je mêle le rêve et la réalité, le désir et la possession, le futur et le passé. Qu'il se le tienne pour dit.

À LA FAVEUR DE LA NUIT

Se glisser dans ton ombre à la faveur de la nuit

Suivre tes pas, ton ombre à la fenêtre.

Cette ombre à la fenêtre c'est toi, ce n'est pas une autre, c'est toi.

N'ouvre pas cette fenêtre derrière les rideaux de laquelle tu bouges.

Ferme les yeux.

Je voudrais les fermer avec mes lèvres.

Mais la fenêtre s'ouvre et le vent, le vent qui balance bizarrement la flamme et le drapeau
entoure ma fuite de son manteau.

La fenêtre s'ouvre : ce n'est pas toi.

Je le savais bien.

PÉNALITÉS DE L'ENFER, ou NOUVELLES HÉBRIDES

Aragon, Breton, Vitrac et moi, habitons une maison miraculeuse au bord d'une voie ferrée. Le matin je descends sur la pointe des pieds l'escalier assourdi de tapis tricolores pour ne pas réveiller Mme Breton qui dort encore. C'est curieux comme les locomotives hurlantes crient dans mon poignet temporal. Péret m'attend en bas: nous nous en allons alors dans une île déserte. Le Zanzibar n'est peut-être pas une nourriture quand il n'y a plus de disques à donner aux entonnoirs prismatiques. Péret s'endort et je m'en vais. Aux fortifications les douaniers ricanent quand je passe et me demandent mon permis de conduire. Je suis à pied. Des sourires mielleux et de grossières insultes. Je me sauve mais ils restent sur le pas de la porte à remuer les bras et agiter leur casquette. Mais il n'y a personne dans Paris, plus personne, sauf une vieille épicière morte dont le visage trempe dans un plein compotier de sourires à la crème. Les tramways et les autobus sont alignés par deux. Les rues en plein midi sont éclairées à l'électricité. Les horloges sonnent ensemble des heures différentes. Je rentre à la maison. Les portraits de Vitrac, de Baron, de M. et Mme Breton et d'Aragon sont cloués aux-marches de l'escalier. Dans la chambre de Vitrac il y a un baril de whisky; dans celle d'Aragon un cornet à piston: dans celle de Baron un lot de vieilles chaussures; sur la porte de la chambre de M. et Mme Breton il y a une inscription effrayante à la craie: «Numérotez vos abattis.» Je rentre, il y a la tête de Benjamin Péret dans la glace. Je cours vers l'île déserte, une éruption volcanique l'a détruite. Péret est sur un petit môle et me fait des signes et il lui pousse une barbe immense dans laquelle je m'embarrasse en essuyant mes pieds.

ARAGON, UNE VAGUE DE RÊVES

Au café, dans le bruit des voix, la pleine lumière, les coudoiements, Robert Desnos n'a qu'à fermer les yeux, et il parle, et au milieu des bocks, des soucoupes, tout l'Océan s'écroule avec ses fracas prophétiques et ses vapeurs ornés de longues oriflammes. Que ceux qui interrogent ce dormeur formidable l'aiguillent à peine, et tout de suite la prédiction, le ton de la magie, celui de la révélation, celui de la Révolution, le ton du fanatique et de l'apôtre surgissent. Dans d'autres conditions Desnos pour peu qu'il se prenne à ce délire deviendrait le chef d'une religion, le fondateur d'une ville, le tribun d'un peuple soulevé.

SÉANCES DE SOMMEIL

Samedi 30 septembre [1922]

Spont. Ah !/ (*puis mot illisible*).

D. — Où es tu?

R. — Robespierre.

Q.— Y a-t-il plusieurs personnes ?

R. — La multitude.

Robespierre (*d'une très grande écriture*) Robespierre.

*Ici Desnos se met pour la première fois à parler. Voix sourde, triste, légèrement menaçante.
On entend :*

Ils deviendront plus blancs que l'étendard abhorré de la monarchie... des lâches, des lâches...
Et ce col blanc que vous me reprochez comme une parure inutile. vous jalousez le cou élégant
qui en sort. Vous êtes des forgerons échappés de vos forges nocturnes ... nocturnes... La
guillotine.... la guillotine... Je suis seul. Vous êtes la multitude et vous tremblez devant mon
regard vert.

Q. — Derrière Robespierre qu'y a-t-il ?

R. — Un oiseau.

Q. — Quel oiseau ?

R. — L'oiseau de paradis.

Q. — Er derrière la foule ?

R. — La (*dessin représentant la guillotine. Écrit:*) le joli sang canapé.

Q. — Et quand Robespierre et la foule ne seront plus en contact, que se passera-t-il ?

R. — La belle chanson amour de ma vie de ma vie innommée (crayon cassé)

Q. — Que deviendra la foule ?

R. — Que m'importe?

Q. — Que deviendra Robespierre ?

R. — Le ciel.

RROSE SÉLAVY

Rose Sélavy connaît bien le marchand du sel.

Dans le sommeil de Rose Sélavy il y a un nain sorti d'un puits qui vient manger son pain, la
nuit.

Si le silence est d'or, Rose Sélavy abaisse ses cils et s'endort.

Rose Sélavy vous engage à ne pas prendre les verrues des seins pour les vertus des saintes.

Rose Sélavy n'est pas persuadée que la culture du moi puisse amener la moiteur du cul.

Epiphanie : Dans la nuit fade les rêves accostent à la rade pour décharger des fèves.

Amants tuberculeux, ayez des avantages phtisiques.

Le plaisir des morts, c'est de moisir à plat.

Sur quel pôle la banquise brise-t-elle le bateau des poètes en mille miettes?

Mots, êtes-vous des mythes et pareils aux myrtes des morts?

Les lois de nos désirs sont des dés sans loisir.

Définition de la poésie pour :

Louis Aragon : A la margelle des âmes écoutez les gammes jouer à la marelle.

Max Ernst : La boule rouge bouge et roule.

L'argot de Rose Sélavy, n'est-ce pas l'art de transformer en cigognes les cygnes?

P'OASIS

Nous sommes les pensées arborescentes qui fleurissent sur les chemins des jardins cérébraux.

Sœur Anne, ma sainte Anne, ne vois-tu rien venir... vers Sainte Anne?

Je vois les pensées odorier les mots.

Nous sommes les mots arborescents qui fleurissent sur les chemins des jardins cérébraux.

De nous naissent les pensées.

Nous sommes les pensées arborescentes qui fleurissent sur les chemins des jardins cérébraux.

Les mots sont nos esclaves

Nous sommes

Nous sommes

Nous sommes les lettres arborescentes qui fleurissent sur les chemins des jardins cérébraux.

Nous n'avons pas d'esclaves.

Sœur Anne, ma sœur Anne, que vois-tu venir vers Sainte-Anne?

Je vois les Pan C

Je vois les crânes K C

Je vois les mains D C D

Je les M

Je vois les pensées B C et les femmes M E

et les poumons qui en ont A C de l'R L O,

poumons noyés des ponts N M I.

Mais la minute précédente est déjà trop A G.

Nous sommes les arborescences qui fleurissent sur les déserts des jardins cérébraux.

CHANSON DE CHASSE

La chasseresse sans chance

de son sein choie son sang sur ses chasselas

chasuble sur ce chaud si chaud sol

chat sauvage

chat chat sauvage qui vaut sage

chat sage ou sage sauvage

laissez sécher les chasses léchées

chasse ces chars sans chevaux et cette échine

sans châle

si sûre chasseresse

son sort qu'un chancre sigillé

chose sans chagrin
chanson sans chair chanson chiche.

LANGAGE CUIT

I

Ce vieillard encore violet ou orangé ou rose
Porte un pantalon en trompe d'éléphant.
Mon amour jette-moi ce regard chaud
Où se lisent de blancs desseins !
Portrait au rallongé de nos âmes
Parlerons-nous à cœur fermé
Et ce cœur sur le pied ?
Où jouerons-nous toute la nuit à la main froide ?

II

D'une voix noire
D'une voix maigre
M'a séduite
Dans la nuit mince
Dans le jour des temps.
Se vêtir d'un crêpe de chevelure
La muse aux seins mourants.

Et la voix ronde
Dit que la voie est esclave.

Quelle lumière cuite ce jour-là !

AU MOCASSIN LE VERBE

Tu me suicides, si docilement.
Je te mourrai pourtant un jour.
Je connaissons cette femme idéale
et lentement je neigerai sur sa bouche.
Et je pleuvrai sans doute même si je fais tard, même si je fais beau temps.
Nous aimez si peu nos yeux et s'écroulerai cette larme sans raison bien entendu et sans
tristesse.
Sans.

DEUIL POUR DEUIL, séquence 13

Écoutez. La nuit dense laisse jusqu'à mes oreilles parvenir le gémissement d'un enfant martyr torturé par des parents luxurieux à moins que cela ne soit le cri d'adieu d'un chat angora, embarqué malgré ses miaulements sur un transatlantique à destination lointaine et qui, tandis

que le bâtiment longe pour peu de temps encore la côte, salue ses maîtresses sauvages, les chattes accroupies avec les yeux phosphorescents à la place des phares au risque d'induire en erreur les bateaux peu habitués aux récifs de ces parages!

Écoutez, c'est, ce n'est pas le cri enfantin d'un viol nocturne ni les pleurs d'un félin, c'est le chant sinistre de l'eau dans les conduites et mon robinet qui pleure lentement sur la dalle funéraire qui me sert d'évier. L'eau emprisonnée dans l'immense boa maigre qui court d'une maison à l'autre entend parler ses gouttes.

«Moi, dit l'une, je fus jadis issue brutalement d'une lance de pompier à l'effet d'éteindre un incendie. Peine perdue, les flammes me transformèrent en oiseau et je m'évadai vers le ciel auquel me prédestinaient de longues vicissitudes dans un bassin de parc où les cygnes étaient d'anciennes femmes adulées aux temps lointains. Moi, dit l'autre, j'ai croupi longtemps dans une mare en compagnie de cadavres bleus et les nénuphars me parfumaient délicatement. » De temps à autre un long frisson parcourt l'eau. C'est une vierge blonde qui se lave après l'amour et qui demande au liquide incolore d'effacer de son corps les traces d'un combat de cauchemar. Bienheureuses les gouttes prédestinées à l'intimité de son corps, mais bienheureuses aussi celles qui connurent le frôlement des sirènes près des écueils et la déchirure qu'apporte dans l'océan l'étrave des cuirassés. Une autre raconte qu'elle courut sous la terre avant de surgir d'une source et qu'ainsi lui fut-il donné de voir de beaux nageurs étendre la main vers le ciel en signe de deuil et couler à pic. Souvenir de corail, souvenir de méduses, souvenir d'îles, souvenir de nuages, souvenir de nageuses, souvenir d'après l'amour, c'est la chanson de mauvaise augure de l'eau dans les conduites de plomb de la cité. Un grand parapluie rouge sort d'un édifice officiel et rend sourds les habitants de la ville.

Là-bas d'autres gouttes d'eau connaissent la compagnie des Poissons (qui dira l'extraordinaire importance des poissons en Poésie? Ils évoquent l'eau et ce sont eux que regrettent les gouttes dans les conduites de plomb de la cité.) Par moment un long frisson sonore secoue les prisonnières. C'est le poète au dolman bleu tendre qui étanche sa soif solitaire, c'est la vierge blonde qui met de l'eau dans son vin, c'est l'arrosoir municipal qui s'emplit avant sa promenade matinale. L'eau terrible coule goutte à goutte sur la dalle funéraire qui me sert d'évier. Eau! Eau! ne coule plus, je suis propre, ne coule plus. Mes yeux pleurent comme toi sans douleur et sans peine et je n'ai pas soif.

LES ESPACES DU SOMMEIL

Dans la nuit il y a naturellement les sept merveilles du monde et la grandeur et le tragique et le charme.

Les forêts s'y heurtent confusément avec des créatures de légende cachées dans les fourrés.
Il y a toi.

Dans la nuit il y a le pas du promeneur et celui de l'assassin et celui du sergent de ville et la lumière du réverbère et celle de la lanterne du chiffonnier.

Il y a toi.

Dans la nuit passent les trains et les bateaux et le mirage des pays où il fait jour.

Les derniers souffles du crépuscule et les premiers frissons de l'aube.

Il y a toi.

Un air de piano, un éclat de voix.

Une porte claque.
 Une horloge.
 Et pas seulement les êtres et les choses et les bruits matériels.
 Mais encore moi qui me poursuis ou sans cesse me dépasse.
 Il y a toi l'immolée, toi que j'attends. [...]

Il y a toi sans doute que je ne connais pas, que je connais au contraire.
 Mais qui, présente dans mes rêves, t'obstines à s'y laisser deviner sans y paraître.
 Toi qui restes insaisissable dans la réalité et dans le rêve.
 Toi qui m'appartiens de par ma volonté de te posséder en illusion mais qui n'approches ton visage du mien que mes yeux clos aussi bien au rêve qu'à la réalité.
 Toi qu'en dépit d'une rhétorique facile où le flot meurt sur les plages, où la corneille vole dans des usines en ruine, où le bois pourrit en craquant sous un soleil de plomb.
 Toi qui es à la base de mes rêves et qui secoues mon esprit plein de métamorphoses et qui me laisses ton gant quand je baise ta main.
 Dans la nuit il y a les étoiles et le mouvement ténébreux de la mer, des fleuves, des forêts, des villes, des herbes, des poumons de millions et millions d'êtres.
 Dans la nuit il y a les merveilles du monde.
 Dans la nuit il n'y a pas d'anges gardiens, mais il y a le sommeil.
 Dans la nuit il y a toi.
 Dans le jour aussi.

IL FAIT NUIT

Tu t'en iras quand ta voudras
 Le lit se ferme et se délace avec délices comme un corset de velours noir
 Et l'insecte brillant se pose sur l'oreiller
 Eclate et rejoint le
 Noir
 Le flot qui martèle arrive et se tait
 Samoa la belle s'endort dans l'ouate
 Clapier que fais-tu des drapeaux? tu les roules dans la boue
 A la bonne étoile et au fond de toute boue
 Le naufrage s'accentue sous la paupière
 Je conte et décris le sommeil
 Je recueille les flacons de la nuit et je les range sur une étagère
 Le ramage de l'oiseau de bois se confond avec le bris des bouchons en forme de regard
 N'y pas aller n'y pas mourir la joie est de trop
 Un convive de plus
 A la table ronde dans la clairière de vert émeraude et de heaumes retentissants près d'un monceau d'épées et d'armures cabossées
 Nerf en amoureuxse lampe éteinte de la fin du jour
 Je dors.

LA LIBERTÉ OU L'AMOUR !

Corsaire Sanglot aborde au port. Le môle est en granit, la douane en marbre blanc. Et quel silence. De quoi parlé-je? Du Corsaire Sanglot. Il aborde au port, le môle est de porphyre et la douane en lave fondue... et quel silence sur tout cela.

Corsaire Sanglot marche dans la ville déserte.

Qu'elle est douce, aux Cœurs amers, la solitude, qu'il est doux, le spectacle de l'abandon, aux âmes orgueilleuses. Je me réjouis de la lente promenade du héros dans la ville déserte. Dans ce port silencieux, sur ces boulevards aux perspectives parfaites, dans ces jardins magnifiques, qu'il se promène le héros du naufrage et le héros de l'amour. Il est temps que celle que j'aime intervienne dans ce récit.

Dès qu'elle sera là, murmure un être surnaturel, dès qu'elle sera là cette ville magnifique et ton héros intrépide et indomptable ne sauront plus pourquoi ton imagination leur offre un asile passager.

Silence! Elle viendra avec ses jupons de soie, avec son corsage cerise, avec ses bottes fauves et son fard orangé, elle viendra telle que je l'aime et nous partirons librement à l'aventure.

Dès qu'elle sera là, murmure un être surnaturel, tu seras le galérien rivé à son voisin de banc.

Qu'elle soit bénie, cette galère! qu'ils seront beaux, les rivages que nous apercevrons ! qu'elle sera luxueuse la chaîne qui nous unira ! qu'elle sera libre, cette galère !

Corsaire Sanglot, de place en place, arrive devant la boutique d'un ébéniste. Ce ne sont que buffets de palissandre et fauteuils de chêne. De temps à autre la cage d'un ascenseur ouvrait son puits vide et suspect. Aux plafonds des lustres périmés, chargés de cristaux, pendaient en grappes de Chanaan reflétant, à l'infini, le promeneur inattendu. Quand il sortit, au crépuscule, la chanson des fontaines publiques peuplait les rues de sirènes imaginaires.

Le Corsaire Sanglot marche toujours.

Enfin voici la femme dont j'annonçais la venue, les merveilleuses aventures vont s'enchaîner. Ils vont se heurter à, qu'importe.

Elle est vêtue de soie cerise, elle est grande, elle est, elle est, comment est-elle ?

Elle est là.

Je la vois dans tous les détails de sa nature splendide. Je vais la toucher, la caresser.

Corsaire Sanglot s'engage dans, Corsaire Sanglot commence à, Corsaire Sanglot, Corsaire Sanglot.

La femme que j'aime, la femme, ah! j'allais écrire son nom. J'allais écrire « j'allais dire son nom ».

Compte, Robert Desnos, compte le nombre de fois que tu as employé les mots «merveilleux», « magnifique »...

Corsaire Sanglot ne se promène plus dans le Magasin d'ameublement aux styles imités.

La femme que j'aime!

LE CINÉMA

Comment ne pas identifier les ténèbres du cinéma aux ténèbres nocturnes, les films au rêve !

Bienheureux ceux-là qui entrent dans les salles la tête encore pleine du tumulte de leur imagination et qui sautent en croupe des héros noirs et blancs. Bienheureux ceux-là dont la vie

dramatique du sommeil est maîtresse de la vie éveillée et qui frottent leurs yeux lourds en sortant à l'air troublant de la nuit comme un dormeur dont le rêve a pris fin.

La vallée de Josaphat livrée aux balayeurs, le dernier son de la trompette archangélique tu, le tribunal de Dieu fermé, la simarre et la toge, l'hermine et la pourpre livrées aux constellations, les convois de damnés rendus fort avant déjà dans le passé, les caravanes d'élus imperceptibles au sein des battements d'ailes blanches, le mot fin inscrit au bas de la destinée universelle, les éléments, épars dans l'infini, se souviendront des paroles d'un prophète leur assignant un rôle à une date postérieure au jugement dernier.

En dépit des volontés divines, ils recommenceront leur circuit pittoresque tant le verbe est créateur, tant il faut et il suffit pour que l'univers existe, pour que l'homme et la femme se heurtent en d'obscures tragédies, qu'une imagination, peu importe laquelle, leur attribue un lendemain.

Arrachés à votre thorax, par quel dieu ?, héros de l'écran ; multipliées, par quel miracle ?, femmes adorables des films d'amour, songez-vous parfois à la vie libre de vos doubles sur le ciel blafard d'un écran? Voici les monstres avortés des faux créateurs et voici les pures créatures merveilleuses sur lesquelles se rejoignent les regards du monde. La nuit est nécessaire à l'accomplissement de ce mystère.

Avez-vous songé aux métamorphoses que vous subissez, étoiles, par ces millions de regards, lourds de passion précise, qui convergent sur les phases sans cesse renouvelées de vos drames et de vos aventures, par ces millions d'âmes dont vous réglez la destinée à la faveur d'artificielles ténèbres ?

Vous mourez et vos doubles livrés à la fragilité du celluloïd vous survivent et continuent à accomplir vos actions d'un instant. La projection ne s'arrête pas à l'écran. Elle le traverse et, s'agrandissant toujours, se poursuit dans l'infini comme deux glaces qui se réfléchissent face à face.

COMME

Come, dit l'Anglais à l'Anglais, et l'Anglais vient.

Côme, dit le chef de gare, et le voyageur qui vient dans cette ville descend du train sa valise à la main.

Come, dit l'autre, et il mange.

Comme, je dis comme et tout se métamorphose, le marbre en eau, le ciel en orange, le vin en plaine, le fil en six, le cœur en peine, la peur en seine.

Mais si l'Anglais dit as, c'est à son tour de voir le monde changer de forme à sa convenance

Et moi je ne vois plus qu'un signe unique sur une carte

L'as de cœur si c'est en février,

L'as de carreau et l'as de trèfle, misère en Flandre,

L'as de pique aux mains des aventuriers.

Et si cela me plaît à moi de vous dire machin,

Pot à eau, mousseline et potiron.

Que l'Anglais dise machin,

Que machin dise le chef de gare,

Machin dise l'autre,
 Et moi aussi
 Machin
 Et même machin chose.
 Il est vrai que vous vous en foutez
 Que vous ne comprenez pas la raison de ce poème.
 Moi non plus d'ailleurs.
 Poème, je vous demande un peu ?

LES QUATRE SANS COU

Ils étaient quatre qui n'avaient plus de tête,
 Quatre à qui l'on avait coupé le cou.
 On les appelait les quatre sans cou.

Quand ils buvaient un verre,
 Au café de la place ou du boulevard,
 Les garçons n'oubliaient pas d'apporter des entonnoirs.

Quand ils mangeaient, c'était sanglant,
 Et tous quatre chantant et sanglotant,
 Quand ils aimaient, c'était du sang.

Quand ils couraient, c'était du vent.
 Quand ils pleuraient, c'était vivant.
 Quand ils donnaient, c'était sans regret.

Quand ils travaillaient, c'était méchant,
 Quand ils rôdaient, c'était effrayant,
 Quand ils jouaient, c'était différent,

Quand ils jouaient, c'était comme tout le monde,
 Comme vous et moi, vous et nous et tous les autres,
 Quand ils jouaient, c'était étonnant.

Mais quand ils parlaient, c'était d'amour.
 Ils auraient pour un baiser
 Donné ce qui leur restait de sang.

Leurs mains avaient des lignes sans nombre
 Qui se perdaient parmi les ombres
 Comme des rails dans la forêt.

Quand ils s'asseyaient, c'était plus majestueux que des rois
 Et les idoles se cachaient derrière leurs croix
 Quand devant elles ils passaient droits.

On leur avait rapporté leur tête
 Plus de vingt fois, plus de cent fois,
 Les ayant retrouvés à la chasse ou dans les fêtes,

Mais jamais ils ne voulurent reprendre
 Ces têtes où brillaient leurs yeux,
 Où les souvenirs dormaient dans leur cervelle.

Cela ne faisait peut-être pas l'affaire
 Des chapeliers et des dentistes.
 La gaieté des uns rend les autres tristes.

Les quatre sans cou vivent encore, c'est certain.
 J'en connais au moins un
 Et peut-être aussi les trois autres.
 Le premier, c'est Anatole,
 Le second, c'est Croquignole,
 Le troisième, c'est Barbemolle,
 Le quatrième, c'est encore Anatole.

Je les vois de moins en moins.
 Car c'est déprimant, à la fin,
 La fréquentation des gens trop malins.

HOMMES

Hommes de sale caractère
 Hommes de mes deux mains
 Hommes du petit matin
 La machine tourne aux ordres de Deibler
 Et rouages après rouages dans le parfum des percolateurs qui suinte des portes des bars et le
 parfum des croissants chauds.
 L'homme qui tâte ses chaussettes durcies par la sueur de la veille et qui les remet.
 Et sa chemise durcie par la sueur de la veille
 Et qui la remet.
 Et qui se dit le matin qu'il se débarbouillera le soir
 Et le soir qu'il se débarbouillera le matin
 Parce qu'il est trop fatigué...
 Et celui dont les paupières sont collées au réveil
 Et celui qui souhaite une fièvre typhoïde
 Pour enfin se reposer dans un beau lit blanc...

Et le passager émigrant qui mange des clous
 Tandis qu'on jette à la mer sous son nez
 Les appétissants reliefs de la table des premières classes
 Et celui qui dort dans les gares du métro et que le chef de gare chasse jusqu'à la station
 suivante...
 Hommes de sale caractère
 Hommes de mes deux mains
 Hommes du petit matin.

MINOTAURE

A manger son propre sang
 En tartine sur du pain

A boire l'eau de l'étang
 Où les morts prennent leur bain

A prononcer des paroles
 Nées de cœurs empoisonnés

A fréquenter les écoles
 Des esprits emprisonnés

A marcher sur le chemin
 Où l'on marche avec les mains

Le Minotaure a vieilli
 Loin des siens et du pays

Il va retrouver les sphinx
 Les licornes et les lynx

Qui lui disent il est tard
 Déjà l'on ferme l'enceinte

L'homme salera ton lard
 Dans un coin du labyrinthe

Mugis encore si tu peux
 Minotaure de rien,
 Minotaure de peu

LA GRENOUILLE AUX SOULIERS PERCÉS

La grenouille aux souliers percés
 A demandé la charité.
 Les arbres lui ont donné
 Des feuilles mortes et tombées.
 Les champignons lui ont donné
 Le duvet de leur grand chapeau.
 L'écureuil lui a donné
 Quatre poils de son manteau
 L'herbe lui a donné
 Trois petites graines.
 Le ciel lui a donné
 Sa plus douce haleine.
 Mais la grenouille demande toujours, demande encore la charité
 Car ses souliers sont toujours, sont encore percés.

LE ZÈBRE

Le zèbre, cheval des ténèbres,
 Lève le pied, ferme les yeux
 Et fait résonner ses vertèbres
 En hennissant d'un air joyeux.

Au clair soleil de Barbarie,
 Il sort alors de l'écurie
 Et va brouter dans la prairie
 Les herbes de sorcellerie.

Mais la prison, sur son pelage,
 A laissé l'ombre du grillage.

L'ALLIGATOR

Sur les bords du Mississippi
 Un alligator se tapit.
 Il vit passer un négrillon
 Et lui dit : « Bonjour, mon garçon. »

Mais le nègre lui dit : « Bonsoir,
 La nuit tombe, il va faire noir,
 Je suis petit et j'aurais tort
 De parler à l'alligator. »

Sur les bords du Mississippi
 L'alligator a du dépit,

Car il voulait au réveillon
Manger le tendre négrillon.

LE PÉLICAN

Le capitaine Jonathan,
Étant âgé de dix-huit ans,
Capture un jour un pélican
Dans une île d'Extrême-Orient.

Le pélican de Jonathan,
Au matin, pond un œuf tout blanc
Et il en sort un pélican
Lui ressemblant étonnamment.

Et ce deuxième pélican
Pond, à son tour, un œuf tout blanc
D'où sort, inévitablement,
Un autre qui en fait autant.

Cela peut durer pendant très longtemps
Si l'on ne fait pas d'omelette avant.

LA VOIX

Une voix, une voix qui vient de si loin
Qu'elle ne fait plus tinter les oreilles,
Une voix, comme un tambour, voilée
Parvient pourtant, distinctement, jusqu'à nous.

Bien qu'elle semble sortir d'un tombeau
Elle ne parle que d'été et de printemps.
Elle emplit le corps de joie,
Elle allume aux lèvres le sourire.

Je l'écoute. Ce n'est qu'une voix humaine
Qui traverse les fracas de la vie et des batailles,
L'écroulement du tonnerre et le murmure des bavardages.
Et vous ? Ne l'entendez-vous pas ?
Elle dit « La peine sera de courte durée. »
Elle dit « La belle saison est proche. »
Ne l'entendez-vous pas ?

